

LA PAGE PHILOSOPHALE

LA FANZILETTE DE L'ENCRIER PHILOSOPHAL • À TÉLÉCHARGER ET IMPRIMER

NUMÉRO 8 • 12 JUIN 2013



« *Ils vont venir te chercher, Barbara...* » Comment ça, vous ne vous appelez pas Barbara ?! Mais... Nous sommes pourtant dans le premier numéro spécial *Zombies* de la Page Philosophale, non ?!

Du sang, des tripes et des viscères (comment ça, j'en fais trop ?) : voilà ce que vous promettent les auteurs de cette fanzilette. Ce mois-ci, un spécialiste du genre (Eric Fesquet) livre un enfant innocent aux mains d'un aïeul putréfié. Sélène Meynier ne voit pas forcément d'un mauvais œil cette soudaine invasion de zombies... Quant à Sophie Carstene, elle a décédé... euh : *décidé* de rendre hommage à Evil Dead.

STEPHANE CARSTENE



VIEUX OS PAR ERIC FESQUET

J'étais resté figé sur place. La voix horrifiée de ma mère me parvenait, elle semblait venir d'un autre monde. Si ma fille n'était pas à côté de moi, je crois que j'aurais fui en hurlant.

« Martin, regarde... Mais regarde ce qu'ils ont fait ! »

Ma mère était sous le choc... Il me suffit de m'avancer encore d'un petit mètre pour me propulser immédiatement quinze ans en arrière, quand je n'étais encore qu'un petit garçon qui dormait avec sa lampe de chevet allumée.

À l'époque, je n'avais jamais voulu pénétrer dans sa chambre. Au matin de son enterrement, assis dans le couloir, sur une de nos vieilles chaises qui grinçaient tant, j'apercevais parfois son cercueil quand la porte s'entrouvrait pour laisser passer un membre de la famille. Une étrange odeur imprégnait les lieux, mais je ne savais pas s'il s'agissait de Papy Roger qui se décomposait ou tout simplement des produits qui avaient servi à embaumer son corps. J'avais peur que ma mère me dise d'aller lui dire au revoir. Dieu merci, elle n'en fit rien. Papy Roger était mort trois jours auparavant, il ne s'était tout simplement jamais réveillé. *Il est mort de sa belle mort* comme disaient les gens. Elle avait peut-être été belle, mais les événements qui s'en suivirent allaient me hanter durant des années.

Deux jours avant l'enterrement, une nuit où le sommeil avait du mal à me gagner, j'avais entendu des grattements provenant du couloir. Comme si notre chat était resté enfermé dans l'une des chambres et voulait en sortir. Une fois dans le corridor, j'avais éclairé. Le bruit venait de la chambre de Papy Roger, j'en étais persuadé. Je ne m'étais pas avancé pour avoir confirmation. Je m'étais contenté de m'enfermer à clé dans ma chambre et de coincer le dossier de ma chaise de bureau sous la poignée de porte. C'était là, enfoui sous ma couette, que j'avais entendu le petit gémissement spécifique de la porte de chambre de mon grand-père, comme quand de son vivant, il allait uriner en pleine nuit.

Quand le lendemain, les plus lointains parents débarquèrent pour venir voir Papy Roger, j'avais observé leur manège avec beaucoup d'attention, m'attendant à chaque instant à ce que l'un d'eux sortit de la chambre en hurlant... Mais personne ne cria.

La dernière nuit fut certainement une des pires de ma vie. Un vent du diable soufflait au dehors. L'envie d'aller aux toilettes m'avait pris au beau milieu de la nuit. J'avais bien attendu une heure avant de me décider à y aller. Je sentais que ma vessie ne tiendrait pas deux minutes de plus. J'avais vu juste. Au milieu du couloir, le doigt encore collé à l'interrupteur, elle s'était vidée sans discontinuer. Mes yeux n'arrivaient pas à se détacher de la porte de chambre de mon grand-père. Elle était ouverte, et j'apercevais le bout de ses chaussures qui dépassaient. Je n'avais pas osé l'appeler. Il n'y avait que la mort dans cette pièce, je le savais. Quand la lumière de l'ampoule vacilla et finit par s'éteindre, je me mis à hurler comme un damné. Au moment où elle revint enfin, je pus constater qu'il n'était plus là et que sa porte avait été refermée. J'avais fini par me recoucher, me barricadant dans ma chambre comme la veille.

Il était passé deux heures du matin lorsque j'entendis à nouveau sa porte de chambre. Le parquet du couloir s'était mis soudain à grincer. Mais ce qui m'avait glacé le sang, c'était les craquements qui accompagnaient les bruits de pas, comme si la chose qui avançait dans le couloir faisait claquer toutes les articulations de son corps. J'arrivais à la sentir, elle était derrière la porte. L'odeur de la mort parvenait jusqu'à mon lit. La poignée s'abaissait sans arrêt et je distinguais les légers soubresauts agiter la charpente, comme si le cadavre sur le seuil poussait de tout son poids contre la porte. Ce fut au moment où j'entendis grogner dans le couloir que je me mis à hurler, hurler à en mourir. Finalement, après un temps qui me parut durer une éternité, j'avais fini par m'endormir, épuisé, mon doudou serré contre moi.

« Martin ? Il faut appeler la gendarmerie. »

Oui maman, il le faut, pensai-je.

Je n'arrivais pas à détourner les yeux.

« Tu te rends compte, saccager une tombe comme ça... On dirait que quelqu'un a essayé de déterrer ton pauvre grand-père... Martin s'il te plaît, penche toi et confirme moi que le corps de Papy est bien là... »

Je n'en fis rien... Je savais qu'il n'y était plus...

AU NOM DU PERE... PAR SELENE MEYNIER

C'est parfois dans l'obscurité que naît la lumière...

Rivée devant la télé, j'écoutais le dernier flash info sur l'épidémie mondiale. Les chercheurs, dépêchés pour la mise au point d'un vaccin, venaient d'admettre avoir essuyé un échec cuisant. L'armée quant à elle, non préparée à une pandémie de cette envergure, avait été dépassée par les événements. Tant et si bien que nous nous retrouvions livrés à nous-mêmes, ayant pour directives de ne sortir de chez nous qu'en cas de force majeure. Depuis la première alerte, près d'un mois auparavant, des images « choc » étaient diffusées : des hordes de contaminés, errant comme des morts-vivants, traquaient les individus sains. Ceux qui réussissaient à leur échapper finissaient pour la plupart contaminés à leur tour. En fond sonore, une voix électronique répétait en boucle les consignes défilant en bas de l'écran : « *Nous rappelons à la population que nous ne pouvons rien pour eux, abattez-les sans état d'âme...* »

Je m'inquiétais pour l'avenir : et si j'étais condamnée à vivre en autarcie, seule avec mon père, jusqu'à la fin de mes jours ?...

Perdue dans mes pensées, je regardais par la fenêtre. J'aperçus cet être ignoble, qui me tenait lieu de géniteur, occupé à tituber sans but dans le jardin, le fusil dans une main et sa flasque dans l'autre, en vociférant une mélasse de syllabes incompréhensibles. *Ah, il est beau le chasseur !* Je me pris à rêver qu'il partait, pour ne jamais revenir, vers des cieux plus propices aux souïards.

C'est à cet instant que je fus exaucée : une détonation, suivie de cris inhumains... Cette espèce d'amas aviné n'avait rien trouvé de mieux que de se plomber le mollet droit. Il beuglait mon nom à s'en rompre l'œsophage.

Comment peux-tu croire une seule seconde que je vais venir à ton secours ? Après tout ce que tu m'as fait endurer ! Ah là là... l'alcool fait des ravages...

La scène aurait presque pu être comique, mais le voir boitant, le fusil en béquille, revenir vers la maison, bien décidé à me déboucher les oreilles, me fit passer l'envie de rire... À la place, cette sournoise sensation de peur montait en moi...

Puis le dé clic ! Je me suis même demandé si je n'étais pas en train de rêver... Vous savez ? Ce genre de miracle qui n'arrive jamais, ou bien une seule et unique fois dans la vie des plus chanceux. Ferais-je partie de ceux-là ?...

Pour la première fois depuis bien longtemps, un sourire vint éclairer mon visage...

« *Nous rappelons à la population que nous ne pouvons rien pour eux, abattez-les sans état d'âme...* »

Après tout, personne n'en saura jamais rien...



ILLUSTRATION : SOPHIE CARSTENE



FANZILETTE FONDÉE PAR STÉPHANE CARSTENE / MISE EN PAGE ET DESIGN PAR SOPHIE CARSTENE

LES TEXTES ET LES ILLUSTRATIONS SONT LA PROPRIÉTÉ DE LEURS AUTEURS RESPECTIFS

SOUMISSIONS (RÉSERVÉES AUX MEMBRES DU FORUM) ET INFORMATIONS : lapagephilosophale@gmail.com